

La  
voleuse  
rouge

Marie-Chantale Gariépy

la courte échelle

© 2010 Les éditions de la courte échelle inc.  
Toute reproduction interdite.



## Prologue

Les hérissons naissent chauves. Les piquants ne poussent qu'au bout de quelques heures. Adultes, plus de sept mille piquants leur recouvrent le corps. J'ignorais que les hérissons prennent parfois une apparence humaine pour se mêler, incognito, au reste de la société.



# Chapitre 1

Elle porte une robe rouge légère, du tulle ou un tissu du genre, je ne m'y connais pas tellement. Une fille comme elle avec un mec comme lui, mécanicien et philosophe à ses heures, vingt-huit ans, père et déjà veuf, ça surprend. Pourtant, au bout de quelques minutes, il m'apparaît évident qu'ils ne sont pas encore *ensemble*, je veux dire qu'ils ne sont pas encore liés intimement. Ces choses-là se sentent, comme un courant électrique qui passerait entre deux personnes. S'agit-il alors d'une amie de passage en ville ou d'une cliente de son garage? Allez savoir, et même si j'osais le lui demander, je ne pourrais pas: elle est assise à l'autre extrémité de l'immense table dressée pour nous.

Nous sommes à l'opposé l'un de l'autre.

Je m'appelle Cyril Tassey. Je suis Balance, ascendant Poissons. Je suis né, il y a vingt-six ans, dans une ville de taille moyenne, sur une partie du globe qui n'est pas encore à feu et à sang. Je suis plutôt timide, parfois

sarcastique. Je travaille fort pour m'émanciper et gagner en assurance. Je songe même à péter un plomb ou deux de temps à autre, il paraît que c'est bon pour la santé.

Je n'ai d'yeux que pour cette déesse dont la voix, malheureusement, ne me parvient pas. Michel, gros chanceux, tout rougeaud et malhabile, avec ton ventre rebondi, tu rayannes aux côtés de cette merveille. Je ne t'ai plus vu ainsi depuis la mort de ta femme. Ça fait du bien, mais j'ose espérer que tu n'es pas, comme moi, en train de tomber sous le charme... Je n'aime pas trop les duels. Surtout pas avec toi.

— Cyril, tu m'écoutes ? Ça te fait sourire mes histoires de garde partagée ? Moi, je ne trouve pas ça drôle du tout. D'autant plus que je redeviens célibataire... Tu te rends compte ? À vingt-quatre ans ! Je rate tout, je ne sais pas ce qui cloche chez moi. C'est affreux, affreux avec un grand A. Et Boubou dans tout ça ? Qu'est-ce qu'il va devenir ? ! Tu peux me le dire ?

Stéphanie me parle de sa séparation, le sujet grave de la saison. Je ne veux pas être égoïste, mais je peine à me concentrer sur sa mélopée. Je voudrais parfois être un meilleur ami. Est-ce que je manque de compassion ? Je suis seulement un peu obnubilé. Je réprime un double soupir : le plaisir que me procure le soleil rouge là-bas et le drame de la garde du chien qui m'agace un peu. Je comprends qu'il est difficile de se séparer d'un animal domestique (pauvre Boubou), mais pas autant que

d'un ami. Et c'est cela qui nous réunit ce soir, pour un concert de rires et d'adieux.

Je n'ai pas des doigts de pianiste, ni des poumons de saxophoniste, ni des joues de trompettiste. Je n'ai ni la concentration du contrebassiste ni le sens de la mesure du percussionniste. Bref, les fées du talent musical ont complètement ignoré mon berceau, bien que mon père soit chef d'orchestre et ma mère violoniste.

Nous sommes au Rez-de-Chaussée, un petit resto, beau, bon, pas cher... au deuxième étage. Ambiance rêvée : salle chaleureuse, intime, musique pas trop forte, pas trop tendance, fauteuils confortables. Les serveurs et le patron, monsieur Luc, nous connaissent très bien et je me demande parfois s'ils ne rêvent pas secrètement que nous choisissons un autre lieu pour arroser nos soirées. Cette fois-ci, nous souhaitons bonne chance à Saïd. Dans quelques jours, il quittera sa terre d'asile pour le Moyen-Orient. Je me souviens de lui il y a quelques années, fraîchement immigré, si naïf et si candide, prêt à tout pour s'intégrer et devenir un citoyen à part entière. Saïd, sacré grand cœur sur pattes, résisteras-tu aux horreurs dont tu seras témoin à l'étranger ? Je n'ai pas ton courage, alors je te salue bien bas.

Mes parents m'ont tout de même transmis un certain sens du rythme : j'attribue à chacun de mes amis une mélodie. Chaque personne a sa petite musique qui résonne dans ma tête quand je pense à elle, la croise ou lui parle au téléphone. Prenons Michel, par exemple :

dès que je l'aperçois, les premières notes d'une symphonie de Beethoven s'emballent sous mon crâne. C'est inspirant, ordonné. Pour Stéphanie, j'ai inventé un chant mi-triste, mi-gai. Pour Saïd, c'est autre chose, une espèce de contraction entre Django Reinhardt, un chant grégorien et un hymne de guerrier.

Ce soir, donc, nous voici une fois de plus entre gourmands dans cet antre de la tentation et je me délecte de les revoir tous, ne me doutant pas un seul instant qu'une délicieuse créature vermillon ferait son apparition... Ça prendrait des percussions endiablées de balafon ou un tango sulfureux en fond sonore pour traduire ce que ressent mon cœur.

Attendri de nous voir tous réunis, Saïd se promène de l'un à l'autre et, soudain, ses mains se posent sur mes épaules. Nous échangeons un regard complice. Je vais m'ennuyer de lui. Partir en des temps si incertains... Je désapprouve, mais il s'en fiche pas mal. L'organisme d'aide humanitaire auquel il se joint gagne un garçon plein d'espoir et de sagesse. Il compte voyager un peu avant sa mission, déterminé à s'offrir un pèlerinage en terre hostile pour rencontrer ces hommes qui, à défaut de comprendre la terre, y mettent le feu.

Moi, je préfère l'eau: je suis biologiste marin. Impressionnant, non? Je me sentais incapable de pratiquer un de ces métiers ordinaires comme ces milliers de comptables ou de fonctionnaires que j'imagine profondément malheureux. Cette



supposition est sans doute erronée; j'adhère aux clichés, courant le risque d'en devenir un moi-même. La gorgone rouge, le poisson-clown, la méduse blanche, la grenouille tomate, l'anémone de mer, le poisson napoléon, le requin, leurs écosystèmes et la vie sexuelle de tout ce qui vit sous l'eau n'ont aucun secret pour moi. J'ai ouvert l'an dernier un centre animalier spécialisé en poissons, le Poisson d'Or (c'est un clin d'œil au vaisseau d'Émile Nelligan et à *The Golden Fish* (lui-même adapté d'un poème de Pouchkine), par le Ballet impérial de Russie).

*Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif:  
Ses mâts touchaient l'azur, sur des mers inconnues;  
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,  
S'étalait à sa proue, au soleil excessif<sup>1</sup>.*

Hypnotisé par le mouvement des lèvres de la jolie brunette, par la blancheur de sa gorge et la finesse de ses mains (elle gesticule abondamment), je ressemble peut-être à l'un de mes poissons. Tôt ou tard, elle va me remarquer. C'est toujours comme ça lorsqu'on sent le regard de quelqu'un peser sur soi, on finit par aller à sa rencontre. Quand le sien se plante dans mes prunelles, je manque d'y rester. Cela ne dure qu'une fraction de seconde mais, si le temps s'était figé dans l'instant, je

---

1. Première strophe du *Vaisseau d'Or* d'Émile Nelligan.

n'aurais pas protesté. Mon cœur s'affole, un vertige m'envahit.

J'ai beau nous savoir en sécurité (il y a une caserne de pompiers à deux pas), je repère tout de même les gicleurs au plafond. Elle m'incendie. De telles sensations fortes me déstabilisent.

Les garçons de table déposent de belles assiettes, à notre grand bonheur. Michel salive devant le feuilleté d'escargots que sa voisine a commandé (je n'aime pas les escargots). Elle me sourit, brièvement, puis feint de détourner la tête, avant de remonter doucement son regard à l'oblique. J'oublie de respirer, il me faudrait des branchies.

Mes journées s'égrènent parmi les ides, les colimaçons, les barracudas et les tétras. J'en ai de toutes les couleurs, de toutes les sortes et de toutes les grandeurs : des néons, des veuves noires, des piranhas, des cœurs saignants, des guppies, des barbus et autres gouramis. Mon job me plaît, bien que cela manque de panache en comparaison de celui qui annonce, dans une conversation, qu'il se consacre à des recherches sur les migrations des dauphins d'Amérique. Mais, au moins, le Poisson d'Or m'appartient. J'y dirige un employé, Octave, dans une atmosphère relativement zen vu le glouglou des systèmes de filtration des aquariums. Ce serait mentir de nier que je rêve d'observer les baleines du fleuve Saint-Laurent à bord d'un grand navire

océanographique, mais le climat (pour adeptes de la cryogénie) m'en a toujours dissuadé.

C'est décidé, à la fin du repas, je cesse mes monologues intérieurs et je vais lui parler. D'ici là, je m'empiffre et je bois du vin, beaucoup de vin. Je n'ai pas d'autre choix.

Chose promise chose due, je picole. D'abord l'apéro (je me champagnise un peu), ensuite le vin blanc et le vin rouge coulent à flots, histoire de bien mouiller la blanquette. Le plaisir, ça s'arrose.

Je l'ai regardée autant que j'ai bu, elle m'a regardé toujours furtivement, en souriant légèrement. Sa petite frange maquille ses yeux de chat pétillants d'intelligence, et une mèche lui balaie l'œil gauche de temps en temps. Elle esquisse alors le geste redoutable, très joli et un tantinet agacé, de la repousser vers le front avec l'annulaire. Ça me monte tellement à la tête que je suis incapable de lui attribuer un air de musique.

Derrière moi, les embrassades commencent. J'essaie de me faufiler jusqu'à elle quand Saïd me barre le chemin.

— Allez, mon frère, ne fais pas cette tête-là. Tu t'inquiètes trop. Tu devrais être content pour moi, je mets enfin à exécution un projet important !

— C'est la partie exécution qui m'inquiète, à vrai dire. C'est peut-être la dernière fois qu'on se voit.

— Foutaises. Tu n'as qu'à venir me dire bonjour un de ces quatre... On a toujours besoin d'aide sur le terrain, tu sais.

— Des vacances dans les tranchées ? Non merci. Je regrette, ce n'est pas pour moi.

— Tu ne devrais pas croire ces clichés. Tu es incorrigible. C'est bien pour ça que je t'aime. Je t'écrirai, c'est promis. Comme ça tu sauras que je vais bien.

Je dégouline dans ses bras comme une épave et l'on reste comme ça un bon moment. Pas très viril, mais j'assume. Saïd ouvre alors ses bras à Stéphanie, et à Michel, et bientôt toute la bande forme un gigantesque amas humain qui renifle et hoquette bruyamment. Quand j'émerge de ce câlin collectif, la demoiselle en rouge n'est plus là ! Je ferme la valve de l'émotivité, tant bien que mal, et je déboule au rez-de-chaussée.

Les yeux embués, ivre, prisonnier d'un kaléidoscope dont la couleur prédominante serait le rouge, je bouscule quelques clients entre le vestiaire et la porte, et j'émerge sur le trottoir juste à temps pour voir un taxi l'emmener.

Je ne lui ai même pas parlé.

*Mais il vint une nuit frapper le grand écueil  
Dans l'Océan trompeur où chantait la Sirène,  
Et le naufrage horrible inclina sa carène  
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil<sup>2</sup>.*

La bruine fait briller la chaussée. Je récupère mon manteau et commence à remonter l'avenue vers

---

2. Deuxième strophe du *Vaisseau d'Or* d'Émile Nelligan

la maison. Il me semble que j'ai dégrisé d'un seul coup. Dans la rue, je fais bien attention de suivre les tuiles blanches et d'éviter de marcher sur les noires. Cette superstition remonte à mon enfance. Je ne me souviens plus trop pourquoi, mais si par malheur on piétine un carré noir, le mauvais sort s'abat sur nous. Pour échapper à la fatalité, je fais attention. Ce serait tellement plus simple d'emprunter le trottoir (qui est gris), mais là aussi il y a un problème : les craques. Il ne faut pas poser le pied sur une craque... Je dois aimer me compliquer l'existence.

J'en ai marre de rentrer seul.



## Chapitre 2

Le taxi s'engage sur le boulevard. À cette heure avancée, il n'y a pas de trafic. Ils arriveront rapidement à destination, pense le chauffeur, mais c'était sans compter ces panneaux de déviation surgis de nulle part.

— Il devient de plus en plus difficile de circuler dans cette ville, dit-il.

À tout moment, la voirie entreprend des travaux de réfection, d'agrandissement du métro, de construction de stationnements souterrains ou de nouveaux bâtiments. Aux heures de pointe, certaines artères sont complètement paralysées. Heureusement, tard le soir, les zones touchées se contournent assez facilement.

— Encore des travaux ! Ça n'arrête jamais ! Cette déviation n'existait pas hier, poursuit l'homme au charmant accent congolais.

— Ce n'est pas grave, je ne suis pas pressée, bâille la passagère en regardant défilé les palissades.

— Si tous les clients étaient aussi compréhensifs que vous, ce serait agréable !

L'Africain remonte une petite rue vers le nord, qui débouche sur un sens unique dans la mauvaise direction.

— Décidément, les travaux transforment ce quartier en un vrai labyrinthe ! Seuls les rats s'y retrouvent ! se plaint-il.

— Les rats et les taupes, répond la cliente d'un ton évasif.

Les yeux du chauffeur cherchent à capter le regard de la passagère dans le rétroviseur.

Il empoigne le combiné de la radio et communique avec la centrale.

— Allô ? Ici Éphrem. J'ai besoin d'un autre itinéraire, je suis en route vers...

La demoiselle en rouge n'entend déjà plus, elle sourit discrètement, perdue dans ses pensées.



## Chapitre 3

Je ne comprends pas. Les nouveau-nés dorment, leur mère aussi. Il y a même des patients qui arrivent à dormir (artificiellement ?) dans les lits à roulettes des chambres d'hôpital. Les dortoirs pour sans-abri sont pleins à craquer de mecs qui ronflent. À cette heure-ci, le boulanger dort profondément. Dans les stations d'essence ouvertes vingt-quatre heures, le pompiste sommeille. Tandis que moi, non. Impossible de fermer l'œil. J'ai tout essayé, la tisane, les Dormex, le ronron apaisant du chat, compter les moutons, les barrières et les bergers, placer l'oreiller entre mes genoux, l'oreiller sur la tête, tenté la diagonale: que nenni, rien! Je suis certain que les chefs d'État dorment, les enfants aussi, dans leurs petits lits superposés. Les couples qui ont fait l'amour se sont endormis enlacés, les passagers des avions dorment (mal, certes, mais dorment quand même), ceux des trains de nuit aussi. Comble du comble, même le chat s'est assoupi sur mon oreiller

favori. Autant de lits, autant d'âmes endormies. La frustration me guette. Je ne comprends pas.

J'ai remonté la couverture sur ma tête, mais j'entends malgré tout les premiers gazouillis du jour. Je l'imagine, elle, en robe rouge, traversant ma chambre, s'appuyant un instant sur le rebord de la fenêtre. Elle se retourne et me darde en plein cœur un de ces regards dont seuls les félins ont le secret. Tigresse rouge. Soudain, elle disparaît et, me précipitant à la fenêtre, agrippé aux rideaux, je la vois qui court sur les toits. Le volant de sa robe s'évapore derrière une cheminée, en même temps que sa crinière léonine. Je flotte dans ma chambre immense, sans parvenir à sortir par la fenêtre pour la rejoindre, danser avec elle en dominant l'aurore. Quelque chose m'en empêche, le chat me retient, ses griffes solidement ancrées dans le bas de mon pyjama. Les rideaux s'enroulent autour de ma jambe, j'étouffe.

Ma vie m'empêche de vivre.

Nuit désastreuse. Mon miroir est cruel et ne se gêne pas pour me renvoyer ma sale gueule au visage. Je traîne une lourdeur inexprimable jumelée à une tenace gueule de bois. C'est tout juste si j'ai dormi deux heures. Dans la douche, le seul fait d'échapper la savonnette (donc d'être obligé de la ramasser) me navre. Je m'inflige la finale à l'eau glacée. Un rayon de soleil me nargue en

rebondissant sur l'armoire de la pharmacie, l'air de dire : « Bientôt, abruti, il sera l'heure d'aller bosser... »

L'horloge de parquet du salon me fracasse le crâne en sonnant les coups de neuf heures. Je bois mon café, feuillette le journal distraitemment avant de m'habiller pour me rendre au magasin. Privilège de patron : j'arrive en retard.

Ah ! Octave ! J'aurais pu mettre ma main au feu qu'il serait là, à trépigner d'impatience, debout près de son scooter jaune (sa fierté), se questionnant sans doute sur le motif de mon pitoyable retard.

— Bonjour, patron, me salue-t-il sur un ton de mi-remontrance mi-inquisition.

— Bonjour, Octave.

(Ma voix est caverneuse.)

— Vous n'avez pas bonne mine, patron.

— Mais oui, Octave, mais oui.

— Je vous assure que non. On dirait que vous avez dormi sur un banc.

— Si seulement... Mais n'insiste pas, Octave, c'est mieux pour nous deux ce matin.

Ensemble, nous relevons le rideau de fer, comme tous les matins de toutes les semaines. Nous avons notre petit train-train, Octave et moi : je trie le courrier avant de commencer la comptabilité tandis qu'il entame sa tournée des aquariums, s'assurant que tout va bien, que les poissons sont encore tous là, en santé.

— Personne ne flotte ! se réjouit-il.

Il m'énerve un peu quand il salue ses favoris (il les a baptisés), mais je me tais car je préfère que ce soit lui qui fasse cette inspection quotidienne. *Idem* pour les clients : en général, je laisse Octave s'en occuper. Bien qu'un peu maladroit, il est doué et leur vendrait n'importe quoi. Je le soupçonne d'aimer sincèrement son boulot et les poissons. Tandis que moi, je n'ai pas ses talents de commerçant, c'est l'autonomie qui me plaît, ne pas avoir de patron auquel me rapporter. Gamin, je me voyais aventurier ou pirate. La vie prend parfois des virages insoupçonnés.

Pas une fois je n'ai regretté l'embauche d'Octave. Nous nous complétons, en quelque sorte. Il organise le magasin, je tiens la caisse ; il entretient le matériel, je passe les commandes ; il a le premier rôle, et moi, une vue d'ensemble. Il est sur le pont, et moi, au gouvernail.

L'esprit au ralenti, je n'ai pas envie de faire les commandes. J'ai recompté trois fois le contenu de l'enveloppe de dépôt d'hier sans parvenir au même résultat. Mon regard s'accroche à chaque élément rouge qui passe devant la vitrine : un sac à main, un t-shirt, une voiture. Et puis, un détail me chicote.

— Octave, je peux te laisser seul aujourd'hui ? Je dois m'occuper de quelque chose.

Visiblement ravi que je lui donne cette responsabilité, comme chaque fois qu'il règne seul maître à bord du paquebot, il me répond par l'affirmative.

— Bon, parfait, à demain alors !

Une fois sur le trottoir, je prends une bonne bouffée d'air (vicié). Le soleil tape fort et je me félicite d'avoir pris mes lunettes fumées, car sans elles, ce serait la migraine assurée. L'air hagard, pas rasé, les poings dans les poches, zigzaguant entre les passants pressés, je me fais l'effet d'un zombie.